

ALBERT COHEN

CARNETS

1978

nrf

GALLIMARD

A
J. J. D.

Trois janvier

En mon vieil âge, je retourne vers toi, Maman morte, et c'est mon pauvre bonheur de te faire vivre un peu encore, sainte sentinelle et gardienne de ton fils, te faire vivre un peu encore avant de te rejoindre bientôt, c'est ma lamentable magie et mon pauvre truc pour ne t'avoir pas entièrement perdue, Maman à qui absurdement j'aime parler, Maman morte à qui, stupidement souriant, je veux raconter des jours de mon enfance.

J'ai quatre-vingt-deux ans et je vais bientôt mourir. Vite me redire, stupidement souriant, me redire le temps de mon enfance, vite avant la fin de moi et de mes souvenirs. En ce temps de mon enfance, avant le jour du camelot, jour de mes dix ans, je trouvais l'appartement désert lorsque, réveillé, je sortais de mon lit bizarre, lit à barreaux. Maman n'était pas là, elle était allée travailler, allée à sa dure besogne, et je ne dirai pas vers quelle besogne elle allait, car cette besogne imposée me fait mal comme elle me faisait mal en mes années d'enfance, et je ne pardonnais pas à mon père, que je préférais

appeler son mari, que je préfère encore, parfois et en mon vieil âge, appeler son mari, je ne lui pardonnais pas de l'avoir obligée à une besogne qui n'était pas digne d'elle, pas digne de cette reine de bonté, besogne que silencieusement je désapprouvais, injuste besogne que je ne veux pas préciser, lourde besogne méchante à ses petites mains si fines, si peu faites pour de lourds remuements, maniements de lourdes longues caisses effrayantes, cruelle besogne prescrite à une douce épouse et servante qu'un regard du mari faisait pâlir, sévère regard du mâle assuré de son droit et privilège, grotesque regard impérial de l'animale virilité.

Assez, j'ai réglé maintenant mon compte avec l'omnipotent de mon enfance, le chef aux effrayantes moustaches sans cesse orgueilleusement recourbées, le monarque aux sourcils froncés de puissance et de sévérité, lamentable monarque dont j'ai soudain pitié, une étrange tendresse de pitié, pauvre qui ne savait pas le mal qu'il faisait.

Quatre janvier

Ma mère travailla, travailla sans cesse, du matin au soir, sans cesse travailla à une cruelle besogne, pendant de longues années courbée, cependant que d'angéliques enfants de riches chantaient angéliquement dans des écoles chères, pleines de fleurs et de bonnes actions. Oui, angéliques, ces enfants de riches, car heureux et préservés, et entourés de gentilleses et de confort en leur vie de cocagne. Cette innocence ravie qui les rend sympathiques vient de ce qu'ils sont persuadés de l'universelle bonté, car tout est facile pour eux et tout va si bien dans le monde. C'est la suprême injustice de la richesse que de les rendre purs et bons. Sans compter que la nourriture saine, les sports et le bonheur les font beaux, et c'est une autre injustice.

Cependant que ces mignons de riches chantaient leur joie de vivre en leurs écoles chères, chantaient, séraphins veinards, chantaient mesdames les fleurs et l'ami soleil et madame la lune et les chers jolis nuages et d'autres mignonneries, ma sainte mère pauvreté tra-

vallait, travaillait, et je ne dirai pas quel était son humiliant travail, travaillait, courbée souveraine, travaillait de six heures du matin à sept heures du soir, avec les intermèdes de la montée au troisième pour les besognes du ménage, travaillait, bien portante ou malade, travaillait si rapidement que j'en ai honte pour Dieu, et pour un autre.

Je revois ma mère de princier sacerdoce exilé, ma mère si noble, de noble et antique lignée, ma sainte mère, reine en lâche peignoir de pilou, je la revois penchant sa majesté pour le travail que je ne veux pas dire, se penchant et se relevant. Et chaque fois que cette esclave de son mari se penchait, une dame riche avait un bonheur, disait une noblesse, riait au tennis, goûtait un poète embêteur, un de ces prétentieux qui estiment que les vers qu'ils suçotent doivent intéresser les autres puisque ça les intéresse, eux.

Cinq janvier

Ma sainte mère pauvreté se levait à cinq heures et demie du matin, cependant qu'en une croisière autour du monde une dame millionnaire dormait en bavant un sourire dans sa cabine de luxe. Ma mère, elle, descendait au magasin, travaillait, travaillait, courbée, et je ne veux pas dire son travail, travaillait, puis remontait au troisième étage pour balayer l'appartement et faire la cuisine, puis redescendait au magasin, travaillait, travaillait, et son pauvre cœur se détraquait, cependant qu'en son lit ladite dame millionnaire savourait le petit déjeuner apporté par sa femme de chambre personnelle, souriante et dévouée, et dans la famille depuis vingt ans.

Ma mère redescendait au magasin, remontait, redescendait, travaillait, travaillait, allait faire les courses, revenait, déplaçait les lourdes caisses, travaillait, travaillait, tandis qu'en de nobles demeures de charmantes jeunes filles, spiritualistes parce que rentées, remplissaient de thé leurs nobles vessies et discutaient de

musique ou de littérature ou de merveilles d'âme ou, munies de leurs postérieurs fendus en deux, se préparaient à faire un élégant tour à cheval. Tout cela est si noble que j'en crève.

Elle travailla, travailla, la reine esclave sans musique, sans littérature et sans chevaux de race, travailla, travailla, puis remonta me soigner, puis redescendit, puis remonta pendant des années et des années. Vive Dieu qui aime tant ses chères créatures, qui a aimé, paraît-il, ma mère tout autant que les jeunes filles rieuses en leurs splendides parcs allongées, et tout autant qu'une méchante personne pieuse qui humilia ma mère et fut heureuse jusqu'à la fin de sa dévote vie et son départ vers la céleste éternité, où elle fut reçue avec les honneurs dus à une dame de la bonne société.

Six janvier

En ce temps de mon enfance, avant le jour du camelot, je trouvais l'appartement désert lorsque, réveillé, je sortais du lit. Maman n'était pas là, elle était allée à son travail que je détestais, mais il fallait lui obéir, et me laver avant le petit déjeuner, me laver tout entier ainsi qu'elle avait prescrit, et j'étais heureux de lui obéir, d'être parfait pour elle, car je l'aimais.

C'était donc, tous les matins, l'entrée frissonnante dans le grand baquet de zinc, puis l'éponge lourde d'eau que je pressais au-dessus de ma tête, enfantine tête couronnée d'hymnes noirs. Et maintenant, grand savonnage de tout le corps! m'ordonnais-je à moi-même. Et attention, compter jusqu'à cent, et ne pas tricher, compter lentement pour bien se savonner à fond comme Maman avait dit! Attention, être consciencieux, car tout ce que Maman prescrivait était justice et vérité. Donc courage et perfection! Après m'être savonné à grands halètements et frissons, je me rinçais vite et je me séchais mal car j'avais faim. Et surtout, j'avais hâte

d'ouvrir la lettre de ma mère, sa lettre quotidienne que je lui avais promis de ne lire que lavé et habillé. Je revêtais donc en hâte mon costume préféré, le marin, dont la poche de poitrine était pourvue d'un sifflet attaché à une tresse blanche et dans lequel je soufflais parfois pour croire que j'étais le sévère commandant d'un cuirassé. Après un coup d'œil dans la glace et m'être trouvé plaisant, je courais de folle joie et ridicule fierté d'avoir été un fils parfait, je courais vers la cuisine où m'attendait le café au lait entouré de flanelles qui le tenaient au chaud. Mais d'abord j'ouvrais la lettre de Maman.

Sept janvier

O lettres de ma mère, lettres toujours gaies et destinées, je le comprends maintenant, à garder en bonne humeur l'enfant solitaire qui trouvait l'appartement silencieux à son réveil. Dans ces lettres, elle me racontait parfois des histoires d'animaux, accompagnées souvent de dessins posés contre la tasse.

Une de ces histoires me revient, histoire racontée en plusieurs lettres et épisodes, histoire merveilleuse du petit hippopotame Théophile, muni d'une bavette à fleurettes et, parce qu'il était myope, de grosses lunettes d'écaille. Or, ce grossinet-là détestait la bonne soupe de semoule que lui préparait sa bonne maman hippopotame, concierge du lion et coiffée d'un grand chapeau à plumes. Alors, ce vilain Théophile se mouchait longuement, dix fois au moins, pour retarder le moment d'avaler la soupe. Ensuite, il prétendait qu'elle était trop chaude, et censément pour la refroidir, il la frappait fort avec la cuiller, menant grand tapage dans l'espoir de la faire gicler hors de l'assiette et s'en débarrasser.

Mais il n'y parvenait pas, et alors ce vilain rusé gémissait que la soupe était froide maintenant, et plus bonne à manger. Ou encore cet affreux menteur criait qu'il avait mal aux dents afin d'être pris en pitié et libéré de sa soupe. Si son stratagème ne réussissait pas, ce vilain avait recours à une dernière astuce. Il s'empiffrait de soupe mais il la gardait dans sa bouche, refusant de l'ingurgiter, ce qui lui faisait d'énormes joues.

Je me souviens d'une autre lettre où il était question de l'éléphant Guillaume, petite queue grandes oreilles, qui était l'ami intime d'une fourmi appelée Nastrine. Le matin, à huit heures moins dix, il la prenait gentiment avec sa trompe, la déposait sur son gros dos et la conduisait jusqu'à l'école. O merci, bon gros éléphant, tu es très gentil, lui disait Nastrine et, avant d'entrer en classe, elle lui envoyait un baiser avec ses pattes de devant. J'aime mieux les histoires de ma mère que les romans de certaines dames de la littérature qui racontent toujours, camouflée, leur propre chiennerie d'adultère, l'héroïne étant sublime et le monsieur un vilain moineau.

Dix janvier

Encore le temps du bonheur, avant le jour du camelot, jour de mes dix ans, jour où je fus chassé de l'humaine communion. Si c'était un jeudi, j'errais dans l'appartement vide à la recherche de divertissements. J'ouvrais le buffet et je m'enivrais d'une confiture de cerises que j'aimais car elle était trop cuite et un peu confite. Ou bien je cirais les souliers de Maman pour lui faire une surprise lorsqu'elle arriverait et être fier de ses compliments. Ou bien je priais Dieu et je Lui demandais de libérer ma mère de son injuste travail. Ou bien je me fabriquais une pipe avec un long macaroni en guise de tuyau et un bouchon bien évidé qui servait de foyer et que je bourrais de camomille en guise de tabac. Ou bien je jouais à me raser, ce qui consistait à me savonner avec le blaireau de mon père, à passer sur mes joues un coupe-papier en bois, censé être le rasoir, et je grommelais que cette sacrée barbe était trop dure, le tout avec des grimaces de peau tendue et des contorsions viriles imitées de mon père. Ou bien, devant l'armoire à glace, je faisais un discours aux députés qui votaient

aussitôt la guerre à l'Allemagne et m'applaudissaient cependant que je m'inclinai profondément devant la glace, tout en m'arrangeant, yeux révoltés, pour m'y contempler, ministre important et aimé, surtout aimé. Ou bien je disposais sous mon nez le fixe-moustaches de mon père, un fin treillis maintenu aux oreilles par deux boucles, et je me promenais sévèrement, en grande personne moustachue. Ou bien j'allais sur la terrasse être Robinson Crusoe. Là, j'allumais un feu de signalisation, et j'ordonnais à Vendredi de pendre une chemise en appel au navire sauveur, puis de rôtir un quartier de crocodile que nous mangerions avec les doigts. Oui, maître, répondait toujours Vendredi.

Depuis, ce sont des dames à goûts littéraires qui parfois m'appellent ainsi. Vous créez dans la joie, n'est-ce pas, maître? m'a demandé obscènement l'autre jour une grosse endiamantée, égrillarde d'en savoir davantage, concupiscente, excitée, la lèvre moustachue ornée d'une mousse de salive, attendant des détails croustillants sur l'inspiration. J'ai dissimulé ma gêne, et j'ai répondu, les yeux mornes, que cela ressemble plutôt à l'envie de vomir. Pas vrai, bien sûr, mais c'était agréable de la scandaliser. Frustrée de son plaisir, la vieille a eu un regard de haine.

Treize janvier

Je retourne vers toi, bien-aimée, ma morte et vivante, bienfaitrice, éternelle dispensatrice. Il est neuf heures en ce jeudi et je l'entends qui gravit l'escalier et revient de son travail pour faire les lits, balayer l'appartement. J'entends son pas lourd et lent de cardiaque. Trois étages à monter la fatiguent tellement. Quand je serai grand, je serai colonel médecin, avec une bande de velours grenat sur mon képi à cinq galons, je lui prescrirai le repos et son mari devra m'obéir.

Je cours ouvrir la porte et recevoir son baiser. Elle est un peu forte. Tant pis, c'est ainsi que les mères doivent être. Elle respire avec difficulté. Oui, je la guérirai. Non, ne pas lui dire que j'ai ciré ses souliers, c'est plus méritoire. D'ailleurs, je les ai placés, tout luisants, sur une chaise, elle les remarquera sûrement. Voilà, elle s'extasie, un peu artificiellement, je sais bien que c'est pour me faire plaisir, et puis elle m'embrasse, elle me dit que son petit prince est un bijou, et même un bijounou. Ça fait fille, mais je suis heureux tout de même.

ALBERT COHEN

Carnets

Ce journal va du 3 janvier au 2 septembre 1978. Albert Cohen a quatre-vingt-trois ans. Sa fin, dont il sent l'imminence, l'oblige soudain à ramasser par fragments incantatoires ses méditations obsessionnelles : l'enfant Albert Cohen fou d'amour pour sa mère, le lycéen de Marseille fou d'amitié pour son condisciple Marcel Pagnol, le jeune homme fou des femmes qu'il nomme ses « merveilleuses », enfin le vieil homme fou du peuple d'Israël et d'un Dieu auquel il aspire à croire mais qui refuse sa délirante prière.

Dans cet ensemble d'invocations quasi rythmées où la violence, la cruauté, la tendresse le disputent à l'humour, Albert Cohen s'abandonne à la hantise d'une mort dont le thème, depuis ses débuts en littérature, double toujours d'obscurité ses œuvres les plus radieuses.

nrf



9 782070 286751



79-IV A 28675 ISBN 2-07-028675-4

Extrait de la publication